GRATUIT
Bilingue et interculturel
English version at the back

Bolides et culture : clash d'une génération
Page 4

La Source
forum de la diversité
Depuis 1999

Vol 13 No 33 | 19 novembre au 10 décembre 2013 www.thelasource.com

Mythes et réalités d'une vie d'artiste

Beata Kacy, une des artistes qui participe au Eastside Culture Crawl, *s'inspire des fonds marins.*

par TANOUJA NARRAIDOO

Van Gogh se plaisait à dire que réaliser des esquisses revenait à planter des graines pour faire pousser des tableaux. Suivant cette logique et devant l'immense succès que connaît le *Eastside Culture Crawl*, qui se poursuit à Vancouver pour une saison artistique jusqu'au 6 décembre. On pourrait avancer que les semences plantées il y a 17 ans par la communauté d'artistes portent aujourd'hui leurs fruits.

Plus de 400 artistes sont réunis et ouvrent leurs ateliers au public, l'invitant à pénétrer dans l'univers de leur art. Esther Rausenberg, directrice du *Eastside Culture Crawl,* confie que l'évènement attire un nombre croissant de visiteurs : « Chaque année nous recevons plus de 20 000 visiteurs et les 27 000 programmes imprimés sont vite épuisés. » Si le *Eastside Culture Crawl* se focalise sur la liberté d'expression, c'est surtout pour que les artistes puissent maintenir le dialogue avec le public.

L'Art de la vérité…

Il est souvent reproché que l'art ne nourrit pas son homme. Quid des contraintes ? Esther Rausenberg avance que le manque de galeries reste une lacune à combler. Au prorata de la population, la Colombie-Britannique a le nombre le plus élevé d'artistes visuels au Canada.

Holly Cruise, souffleur de verre, est associée avec le *Culture Crawl* depuis plusieurs années. Membre du *Terminal City Glass Co-op*, elle confie que c'est amusant de travailler le verre. « C'est comme manipuler du caramel. J'adore l'élément ludique et je prends avec grand sérieux… de pouvoir m'amuser. J'aime aussi cette sensation de liberté de façonner ce qui m'inspire », lance-t-elle d'une voix gaie parsemée de fou rire. Aussi grande qu'est la joie de créer, la désillusion s'affiche souvent au revers de la médaille. Holly Cruise avance : « l'artiste ne peut vivre de ses œuvres ! J'exerce le métier de

Photo par Holly Cruise

Oeuvre de verre par l'artiste Holly Cruise.

Voir "Crawl" en page 2

Verbatim

Bhangra, Sari et Palak Paneer…et les méandres d'une acceptation identitaire

par KRISTY MCGILVRAY

Mon amie Aditi, dont la famille est originaire du Pendjab, m'a invitée au mariage de son frère. C'était le troisième mariage auquel j'assistais en un mois. À Vancouver, c'était clairement la saison des mariages cet été. Eventuellement, mon conjoint (qui est de New Delhi) et moi, qui sommes ensemble depuis cinq ans, nous nous marierons. Reste à déterminer la date, le lieu et l'organisation.

Quand nous sommes entrés dans la salle de réception à Surrey, nous avons été accueillis dans un décor élégant et de bon goût, où se trouvaient un grand nombre de tables rondes destinées à recevoir les plus de cinq cents invités, boissons à volonté, un buffet et une piste de danse dotée d'un système de son puissant et d'un éclairage professionnel. Il y avait également une scène élevée en hauteur prévue pour les trônes des mariés qui faisaient directement face à l'entrée. Les femmes présentes à cette soirée étaient parées d'habits ornementés en tous genres, élégants, colorés et avec des broderies complexes, et les hommes revêtaient des costumes-cravates fringants. Tous les invités étaient, comme on dit au Canada, sur leur trente-six. Le sari que je portais pour cette occasion était plutôt simple en comparaison et correspondait davantage à mon style vestimentaire pour les tenues sud-asiatiques.

La mère de mon compagnon m'a rapporté un magnifique et simple sari bleu canard d'Inde il y a quelques années. Les bordures sont ornées d'un motif composé de rayures fines noir et or, tandis que la partie qui pend sur l'épaule révèle une bande

Voir "Verbatim" en page 2

Dans ce numéro

À Bruges, l'anglais joker des Flamands
Page 9

Dark Room : l'ambiguïté du noir au service de l'art
Page 11

À mon tour

SERGE CORBEIL

Le Sénat : Oui pour la réforme, non pour l'abolition

Le débat parfois enflammé entourant le Sénat a très certainement mis en lumière l'illustre institution comme rarement auparavant. Malheureusement, pour toutes les mauvaises raisons. Si tant bien que les appels pour son abolition fusent de toutes parts.

Il y a cette citation qui me vient à l'esprit quand je pense à toute cette attention que reçoit le Sénat et ses occupants depuis quelque temps : « Que l'on parle de moi en bien ou que l'on parle de moi en mal, peu importe. L'essentiel c'est que l'on parle de moi. » Cela s'applique bien dans le cas du Sénat. Même si l'attention donnée à la mal-aimée des chambres du Parlement ne fait rien pour améliorer la réputation qu'on lui porte, il y a quand même peut-être une raison de se réjouir. C'est parce que jamais auparavant les Canadiens n'ont-ils pris la peine de s'instruire un peu plus sur le rôle du Sénat et des sénateurs.

Il est vrai que plusieurs, en fait cinquante pour cent selon un sondage d'Angus Reid, veulent l'abolition pure et simple du Sénat. Par contre, quarante-trois pour cent des personnes interrogées se sont dites prêtes à lui donner une autre chance pourvu qu'on le réforme.

Il est vrai qu'il n'y a pas l'ombre d'un doute que la situation actuelle est une occasion rêvée pour prôner l'abolition du Sénat, ou à tout le moins des réformes si souvent annoncées mais rarement mises en œuvre. Ironie du sort, en pleine tempête politique entourant le Salon rouge, la Cour suprême du Canada entend actuellement le renvoi du gouvernement canadien concernant la réforme du Sénat.

On ne sait pas que dira la Cour, mais il faut convenir qu'il y a certaines obligations constitutionnelles au sujet du Sénat qu'il y a lieu de moderniser. Après tout, certains fondements de notre société ont bien changé depuis 1867. C'est le cas par exemple de l'obligation de détenir au moins 4000 dollars en propriété. Une somme certes considérable en 1867, mais qui n'est aucunement le cas de nos jours. On peut comprendre qu'à l'époque le Sénat était l'affaire de l'élite. Cette obligation était en place pour ce faire. On voulait donner aux personnes les mieux nanties la responsabilité de surveiller, en quelque sorte, les gestes posés dans l'autre aile du parlement, la Chambre des communes.

Mais peut-on vraiment s'opposer à la position du gouvernement Harper d'abolir cette clause constitutionnelle? En fait, le seul moment où cette obligation est venue causer un contretemps à une nomination remonte à 1997 lorsque Jean Chrétien avait recommandé la nomination de Sœur Peggy Butts. Cette dernière, une sœur catholique avait fait vœu de pauvreté. Se faisant, elle n'avait évidemment pas de titre de propriété. Ce n'est que lorsque sa congrégation lui a transféré le titre de propriété d'un terrain qu'elle a pu prendre son siège.

Le processus de sélection des sénateurs aurait aussi tout lieu d'être modernisé afin de se mettre au diapason de notre démocratie.

On ne peut donc qu'espérer que les frasques du Sénat mèneront à tout le moins à un examen de son rôle par une population qui se sera arrêtée un instant pour mieux comprendre sa fonction, et ses rouages.

Pour ma part, je ne souhaite pas son abolition. Je me place plutôt dans le camp de ceux et celles qui veulent voir des réformes. Le temps est venu. Après tout, la dernière fois qu'il y a eu un changement important, outre le nombre de sénateurs modifiés à quelques reprises, a été en 1965 quand on a ajouté l'obligation de retraite à l'âge de soixante-quinze ans.

Le grain de sel de Joseph Laquerre

➤ *Suite "Verbatim" de la page 1*

violet foncé, puis la même finition noire et or. Il n'y a ni perle ni travail chic d'aucune sorte sur mon sari. Je portais un haut très court et sans manches, dans un tissu de type brocart teinté or, avec un dos plongeant et qui comportait un fil qui se nouait au milieu du dos. J'étais drapée du seul sari de ce type à cette soirée, ce qui démarquait de la foule. Malgré ma visibilité, j'étais complètement à l'aise car il reflétait mon goût pour les saris : je les aime simples et avec des couleurs vibrantes.

Photo par willsfca, Flickr

L'art de ré-ajuster le sari.

J'ai reçu de nombreux compliments sur mon sari, surtout lorsque que je me suis éclipsée aux toilettes pour l'ajuster que par l'intermédiaire d'Aditi, qui m'a rapporté que beaucoup avaient commenté sur la beauté de mon habit et la merveilleuse manière dont je le portais. Tout cela m'a rendu très heureuse – qui n'aime pas les compliments- mais mon sentiment va plus loin. J'ai éprouvé une sensation profonde d'acceptation.

Il arrive parfois qu'on me fasse un commentaire raciste ici et là, qui me rappelle juste que je suis une étrangère, étant blanche. C'est arrivé par exemple l'été dernier, alors que je participais à un barbecue organisé par un ami. Une des dames sud-asiatiques m'avait fait la remarque suivante: « est-ce que le poulet est trop épicé pour toi ? ». Elle avait vu que je touchais à peine à mon assiette et en avait conclu que je ne pouvais pas supporter le niveau d'épices. Ce commentaire m'avait légèrement offensé car cela faisait plus de cinq ans que j'étais avec un compagnon sud-asiatique, ce qui impliquait d'innombrables plats indiens (du nord comme du sud de l'Inde), sans compter qu'avant cette relation, je mangeais indien avec des amis. La raison pour laquelle je ne finissais pas mon plat n'avait donc rien à voir avec le niveau d'épices, mais avec le fait que j'ai adopté un régime plutôt végétarien, un choix en partie influencé par les multiples et délicieux plats végétariens que comporte la cuisine indienne et auxquels j'ai été exposée.

Le fait d'avoir reçu tant de compliments sur mon sari durant cette soirée et sans que mes origines ne rentrent en ligne de compte, m'a aidé à me sentir davantage acceptée dans la communauté. J'ai d'autres moyens d'acquérir cette acceptation, par exemple à travers ma connaissance des derniers films bollywoodiens et de leurs acteurs et actrices, grâce aussi à mon expérience dans une troupe de danse d'Asie du Sud et d'autres danses indiennes, ainsi qu'en apprenant la langue hindi. Cependant mon sari m'a permis de faire une excellente première impression, sur laquelle je peux rebondir pour entamer des conversations montrant mon appréciation, mon amour et ma curiosité pour cette culture.

Traduction Marie-Noël Campbell

➤ *Suite "Crawl" de la page 1*

graphiste pour joindre les deux bouts. Vancouver est une ville chère qui manque de culture artistique ».

Beata Kacy, directrice de *Octopus Studios* a plusieurs cordes à son arc. Tantôt elle fabrique du savon et à d'autres moments, elle se transforme en joaillière, ou encore elle plonge vers les fonds marins pour prendre des clichés insolites ou photographier les évènements. La polyvalence est importante pour la survie, dira-t-elle. Séduite par le décor naturel de la Colombie-Britannique, elle a émigré de la Pologne. Une beauté qui se pose en compétiteur pour beaucoup d'artistes, avoue-t-elle. « La nature est si prenante ici. Les gens s'habillent en tenue décontractée, sont proches du yoga et du sport. L'art est loin d'être leur sujet de prédilection. Vancouver est encore à la fleur de l'âge de la culture artistique. On ne peut s'attendre à trouver Paris au Canada ou Rome à Vancouver. »

L'ère des réconciliations et l'art de la réussite

A l'angle de la rue Victoria et Powell, le *Redsokil Arts*, l'atelier de Lori Sokoluk abrite un espace généreux – important pour la stabilité des artistes. Séduite par les paysages des Prairies canadiennes, celles-ci l'inspirent à se mettre à la peinture. Installée depuis 11 ans à Vancouver pour peindre en plein air, sa palette s'est variée au fil du temps. Elle jongle avec le style d'expressions libres – l'huile, l'aquarelle et l'acrylique épousent ses créations abstraites. L'autonomie est essentielle pour permettre à un artiste de créer. Elle lance : « Je suis libre de m'exprimer sans contraintes et sans les exigences des galeries. » Toutefois, l'économie du pays ne converge hélas pas en faveur de l'art malgré les perspectives existantes pour la communauté d'artistes.

Illustration par Lori Sokoluk

Sea Creatures, *une peinture de Lori Sokoluk.*

Les taxes doivent être revues, par esprit de civisme envers les artistes, selon Lori Sokoluk. Celles-ci sont hors de portée. Souvent, les artistes ne pouvant plus honorer leurs charges sont contraints de céder leurs ateliers aux promoteurs immobiliers. « Nous travaillons dur mais récoltons peu. Il est important de dissiper les préjugés que les artistes mènent une vie de *bling-bling*. Nous œuvrons beaucoup à l'amélioration de la société. Beaucoup de travail est accompli derrière les rideaux du *Culture Crawl*, afin que la voix des artistes puisse se faire entendre » renchérit-t-elle.

Abdollahi Sorour concilie le passé et le présent. Elle amorce la transition de son pays d'origine, l'Iran, qui dispose d'un riche tableau architectural : « Cela relève du défi. Le Canada n'est qu'une ardoise neuve avec peu d'empreinte artistique. J'ai troqué la notoriété pour l'anonymat... Mes pinceaux reflètent désormais une touche de modernisme, de formes abstraites, avec une fine pointe d'ethnicité dans les couleurs. » Elle avoue qu'elle remonte la pente grâce à des évènements comme le *Eastside Culture Crawl* qui sont des carrefours pour les artistes.

« On relève de l'histoire. Certains artistes devront attendre que sonne leur heure de chance avant que leur œuvre ne soit reconnue, car le chemin de la gloire est souvent long », conclut Esther Rausenberg.

Saison Artistique du Vancouver East Side
Mercredi 6 novembre au lundi 16 décembre 2013
www.eastsideculturecrawl.com

CANADA POSTES
POST CANADA
Postage paid Port payé
Publications Mail Poste-publications
40047468

JOURNAL LA SOURCE

Adresse postale
Denman Place PO Box 47020,
Vancouver BC V6G 3E1

Bureaux
204-825 Rue Granville, Vancouver BC

Téléphone (604) 682-5545
Courriel info@thelasource.com

www.thelasource.com

Fondateur et directeur de la publication **Mamadou Gangué**
Editeurs associés **Saeed Dyanatkar (Digital), Monique Kroeger (Imprimé)**
Responsable graphisme & arts visuels **Laura R. Copes**
Directrice de la rédaction **Julie Hauville**
Premier secrétaire de rédaction (français) **Justine Toqué**
Secrétariat de la rédaction (français) **Alice Dubot, Madeleine Barois**
Premier secrétaire de rédaction (anglais) **John Dingle**
Secrétariat de la rédaction (anglais) **Meagan Kus, Debo Odegbile, Amanda Pullishy, Melodie Wendel-Cook**
Assistant de bureau **Kevin Paré**
Coordinateur Web **Enej Bajgoric**
Web **Pavle Culajevic, Chelsy Greer, Luiza Libardi, Dennis Timmers**
Responsable des médias sociaux **Laetitia Berthet**
Médias sociaux **Benoît Bisch**
Premiers conseillers de rédaction **Mike Lee, Samuel Ramos**

Graphiste **Weronika Lewczuk**
Photographes **Kumiko Aoki, Nikki Blackburn, Denis Bouvier, Guillaume Debaene, Alice Dubot, Sonja Grgar, Pascal Guillon**
Illustrateurs **Joseph Laquerre, Gordon Spence**

Ont collaboré à ce numéro **Gautier Aebischer, Alina Anghel, Kumiko Aoki, Benoît Bisch, Nikki Blackburn, Isabelle Bloas, Serge Corbeil, Guillaume Debaene, Alice Dubot, Sarah Fung, Anne-Laurence Godefroy, Robert Groulx, Sonja Grgar, Pascal Guillon, Sylvie Guyen, Derrick O'Keefe, Ben Kiely, Jessica Li, Kristy McGilvray, Tanouja Narraidoo, Don Richardson, Anastasia Scherders, Naomi Tse, Noëlie Vannier, Pierre Verrière, Robert Zajtmann**

Traduction **Marie-Noël Campbell, Monique Kroeger**
Distribution **Denis Bouvier, Sepand Dyanatkar, Alexandre Gangué, Kevin Paré**

AVIS
La Source n'est pas responsable des modifications ou erreurs typographiques qui n'altèrent pas la lisibilité des annonces. La correction de toute erreur ou omission majeure relative à la publicité sera limitée à une insertion dans l'édition suivante.

La rédaction de *La Source* est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courrier postal ou électronique, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

Pour réserver un espace publicitaire:
(604) 682-5545

Quand culture rime avec santé mentale et dépendance

par SYLVIE GUYEN

Hastings Est, Vancouver, 18 heures. La nuit est tombée depuis plus d'une heure. Dans la rue, la population se mêle aux sans-abris et aux toxicomanes aux visages et corps abîmés par une vie de dépendances et de désespoir. Parmi eux, une grande partie appartient à ce que l'on appelle les minorités visibles.

Ce triste exemple, bien connu des Vancouvérois, nous alerte sur un problème de société que diverses associations tentent de résoudre : celui de la détresse psychologique à laquelle font face les immigrants. Ces organisations ont établi une relation entre différences culturelles, santé mentale et dépendance. Zoom sur ce lien méconnu et ignoré des médias de masse.

La cosmopolite Colombie-Britannique

En 2012, 36 000 personnes se sont installées dans la province. Environ trois quarts d'entre elles provenaient d'Asie, 12 % d'Europe et 3,5 % d'Afrique. Ce que le dernier recensement de 2001 révèle surtout, c'est que sur les quatre millions d'habitants que compte la Colombie-Britannique, plus d'un million sont des immigrants et 60 % appartiennent à une minorité visible. Face à l'importance de ces chiffres, des associations se sont posées la question de l'intégration et de l'accès aux soins pour ces nouveaux arrivants.

> C'est une société occidentale, mais ici, tout fonctionne différemment. J'ai commencé à déprimer...
>
> *Paul, originaire de France*

Selon la *Multicultural Mental Health Liaison*, la *Cross Cultural Mental Health and Substance Use*, la *BC Mental Health and Addiction Services* ou encore l'AMSSA (*Affiliation of Multicultural Societies and Services Agencies of BC*) qui regroupe plus de soixante-dix organismes pour les immigrants, les différences culturelles sont un facteur supplémentaire jouant un rôle prépondérant dans la santé mentale. Est-ce à dire que les immigrants sont plus exposés aux risques de maladies psychologiques et de dépendances aux drogues que les Canadiens ?

Photo de Sarah Hamid-Balma

Sarah Hamid-Balma, Directrice de la promotion de la santé mentale.

Les études montrent que toutes les populations sont touchées à part égale mais l'inégalité se retrouve dans le manque de structures de soins adaptés.

La question du bien-être

Barrière de la langue, éloignement de la famille et des amis, difficulté à trouver un logement ou un emploi, mentalité et repères différents, isolement social, racisme, discrimination... Lorsqu'on immigre dans un autre pays, tous ces facteurs peuvent influer sur notre bien-être personnel. « Lorsque je suis arrivé à Vancouver, je ne connaissais personne, je n'avais pas de pied à terre, la recherche de travail s'est avérée plus compliquée que prévue et mon anglais était élémentaire. C'est une société occidentale, mais ici, tout fonctionne différemment. J'ai commencé à déprimer, à fumer du cannabis... plus qu'en France. Il était facile de tomber dans le cercle vicieux du *rien ne va* mais je me suis accroché et aujourd'hui, tout va bien », témoigne Paul, 24 ans, originaire de Lille, dans le Nord-Pas-de-Calais en France.

Un cas, loin d'être unique. « Nous entendons beaucoup d'histoires de ce genre », explique Sarah Hamid-Balma, Directrice de la promotion de la santé mentale, chapitre de l'Association canadienne de la santé mentale pour la Colombie-Britannique. « Une mère célibataire immigrante qui a des revenus incertains et qui doit faire face au racisme; une personne installée au Canada qui fait venir ses parents et grands-parents et doit s'occuper de tout et se rend compte qu'aucune structure n'est adaptée pour la soulager... ce sont des exemples de stress parmi tant d'autres, auxquels doivent faire face les immigrants. »

Des points de vue différents

Outre ses facteurs extérieurs de bien-être, viennent s'ajouter les différences culturelles. Le recours à un médecin pour des troubles mentaux ou difficultés émotives n'est pas courant dans les sociétés non occidentales. « Il existe une peur liée à la maladie mentale à cause du préjugé qui y est attaché, on cache ce problème honteux dans la famille et on est réticent à en parler à l'extérieur », explique Stella Lee du programme pour la communauté chinoise de l'Association canadienne pour la santé mentale.

Tandis que les Chinois évoquent souvent des symptômes physiques tels que la fatigue pour exprimer leur mal-être et ne vont parler de leur état psychique que s'ils sont interrogés, en Ethiopie, les conversations franches entre médecin et patient peuvent être jugées déplacées et dénuées de sensibilité. Les mauvaises nouvelles médicales doivent parvenir par l'intermédiaire d'amis...

Tous ces comportements culturels différents rendent difficile le diagnostic pour un médecin occidental. « La culture et la santé au Canada sont fondées sur l'individualisme. Mais, si nous pouvons mieux comprendre ce que les gens traversent et les liens entre la culture et le bien-être, nous ferons un meilleur travail d'écoute, et nous pourrons créer des services plus adaptés et pertinents. Bien que nous avons des professionnels de santé mentale qui parlent d'autres langues en Colombie-Britannique, cela ne suffit pas, il important c'est de comprendre d'où vient le patient, sa situation et son passé », conclut Sarah Hamid-Balma.

5 Raisons pour visiter La Source en ligne

1. Lire les articles dans nos archives
2. Lire notre édition spéciale web
3. Télécharger la dernière édition en pdf
4. Voir plus de photos
5. Émettre un commentaire sur notre site web

www.thelasource.com Twitter/Facebook: thelasource

Le castor castré

ROBERT ZAJTMANN

Le Paradis fictif

Est-il possible de faire de la politique et d'être honnête? Il y a longtemps que je me pose cette question. Les derniers évènements, qui ont secoué la politique canadienne, me poussent de nouveau à m'interroger. L'affaire des sénateurs voleurs, celle des maires bandits et la saga de Rob Ford, dont la renommée et le ridicule ont largement dépassé nos frontières, m'invitent, encore une fois, à la réflexion.

Ma réponse est catégorique et sans équivoque : non. Il est impossible, selon moi, d'entrer dans l'arène politique sans devoir quelque chose à quelqu'un. Et ce quelqu'un, qui peut être une quelqu'une, viendra un jour ou l'autre réclamer son dû. De plus, comme on le dit si bien, le pouvoir corrompt. Alors pourquoi s'étonner des dérives de nos politiciens ? Ils n'y peuvent rien. C'est en dehors de leur contrôle. La nature humaine est ainsi faite. Nous sommes tous, à un degré ou à un autre, corrompus ou corruptibles. Et ce n'est peut-être pas de notre faute.

Pour que vous compreniez bien ma logique, il faut que je vous ramène au sixième jour de la création du monde. La Bible, l'ancien testament, nous dit que Dieu créa l'homme. Il prit ensuite une de ses côtes, on ne dit pas laquelle, et créa la femme, plutôt que de se faire cuire une entrecôte avec. J'imagine que l'Être suprême doit être végétarien. Tant mieux pour lui. Jusque-là, vous me suivez j'espère. À ces deux nouveaux êtres, on donna le nom d'Adam et Ève. Deux jolis noms, il faut l'admettre (on aurait pu les appeler Gaston et Bécassine). Ces deux charmants personnages s'installèrent tranquillement dans le jardin d'Éden, leur nouvelle propriété qui leur avait été léguée sans frais et sans passer par un agent immobilier.

Il s'y baladèrent tout nus. Oui, je dis bien tout nus au risque d'offusquer certains lecteurs ou certaines lectrices. Au cours de leur promenade, ils ramassèrent une feuille de vigne dont ils se couvrirent afin de se protéger des voyeurs, ignorant qu'ils étaient les seuls dans ce nouveau monde. Cette tentative de camouflage des parties intimes inspira beaucoup plus tard les grands couturiers tels qu'Yves Saint Laurent et Coco Chanel.

Photo par Thomas Hawk, Flickr

Mais je m'égare. Chemin faisant ils aperçurent un pommier. Sur ce pommier, logeait un serpent dont, jusqu'à ce jour, il a été impossible, à ma connaissance, de déterminer le sexe et l'espèce. Mais ceci, en fait, à très peu d'importance. La suite de cette histoire, par contre, en a.

Le serpent, tout en gardant son sang froid, s'adressa à Ève en ces termes: « Eh ! Salut Ève, que tu es belle mais encore pucelle. Si tu ne veux plus être sage et perdre ton pucelage, fais manger la pomme à ce bêta d'homme. » Jean de Lafontaine, au XVIIème siècle, fit sien de ces vers comme vous l'avez sans doute constaté. Toujours est-il, qu'Ève succomba à ce trafic d'influence. Ça commence bien, vous me direz. Elle, je parle toujours d'Ève, fit un clin d'œil au serpent à qui elle avait tendu une enveloppe pour le rembourser de sa dépense (je ne vise personne, mais suivez mon regard). Le reptile, séduit, laissa tomber, non pas le fromage mais, la pomme sur la tête d'Adam. Celui-ci, pour un instant, se prit pour Newton. Il reprit toutefois ses esprits et ramassa la pomme.

Ève, aguicheuse, s'approcha de lui « Croque la pomme » lui dit-elle. Adam entendit alors une voix autoritaire venue de l'Au-delà qui le fit trembler « Rappelle-toi, bonhomme. Cette pomme n'est pas pour ta pomme ». Ève, devenant de plus en plus irrésistible, fit appel à tous ses moyens afin de vaincre la résistance de son seul et unique compagnon « Croque et je te ferai goûter au fruit défendu. » Adam hésita. « Croque et j'enlève ma feuille de vigne » insista-t-elle tout en lui faisant des yeux doux. Adam, qui en était à sa première aventure amoureuse, craqua. Il croqua la pomme à pleine dent.

Dieu, à juste titre, se fâcha. On venait de lui désobéir. Il tenait à ses pommes et n'a pas pu tolérer, pour des raisons purement politiques, c'est-à-dire de pouvoir, qu'un objet de sa création puisse succomber aux charmes de la première venue (littéralement). Son autorité mise en cause, il crut bon de trancher. Ève et Adam (j'ai inversé l'ordre pour faire plaisir aux féministes) et nous, leur progéniture par extension, furent alors chassés du paradis.

Rappelons-nous donc, lorsqu'il s'agit de juger nos politiciens, de qui nous tenons et d'où nous venons. « Que celui ou celle qui n'a jamais fumé du crack, me jette la première pierre » pourrait dire Rob Ford qui ne craint pas d'être dilapidé. En faisant preuve d'indulgence, nous pouvons les comprendre ces malpoli-ticiens. Nous ne sommes pas obligés toutefois de pardonner leurs excès. Surtout lorsqu'ils sont pris la main dans le sac. La générosité a ses limites.

Et puis, pour conclure sur une bonne note, aurait-on connu l'amour si Adam et Ève (retour à l'ordre traditionnel pour faire plaisir aux machos) n'avaient pas mordu le fruit défendu ?

P.S. : Je tiens à remercier les auteurs de la Bible pour m'avoir permis de passer d'une fiction à une autre.

Photo par Sharif Sharifi, Flickr

Les voitures de luxe, témoin d'une acculturation sino-canadienne

par GAUTIER AEBISCHER

Qui ne s'est pas déjà retourné en entendant le bruit d'un moteur vrombissant sur l'asphalte ? Qui ne s'est pas déjà arrêté pour admirer un bolide ostensiblement garé sur le côté de la route ? Cette attirance pour les modèles de luxe est tout à fait compréhensible et acceptée. Mais lorsque l'on y associe un comportement enfantin, le mélange ne fait pas bon ménage. A Vancouver, comme ailleurs.

Sans jeu de mots, c'est un fait divers qui a fait du bruit dans les médias locaux. Septembre 2011 à White Rock, dans le district régional du Grand-Vancouver, la police saisit plus d'une dizaine de voitures. La cause ? Une course de rue organisée illégalement par plusieurs jeunes chinois au volant de véritables bolides. En mai dernier, rebelote. Ces jeunes hommes se comportaient comme s'ils se trouvaient dans le jeu vidéo *Need For Speed* ou dans le film *Fast & Furious.* Si les références peuvent prêter à sourire, elles méritent que l'on se penche plus amplement sur la question pour comprendre ce phénomène social qui touche la très jeune frange sino-vancouvéroise.

Des jouets pour tout âge ?

« Ce n'est pas tant pour provoquer, mais pour se sentir vivant. » En quelques mots, Xiang, jeune asiatique de Richmond, vient de toucher un point crucial. Au vu de la croissance économique en Chine nombre de jeunes chinois issus de la seconde génération d'immigrants, désormais à l'abri du besoin, ne savent plus comment tromper l'ennui. Le proverbe « abondance de biens ne nuit pas » se trouve malmené.

A 23 ans, ce jeune homme d'apparence calme et posée avoue sans détour que les courses en pleine ville n'ont d'autre but que de se mesurer à ses amis : en somme, c'est un jeu comme un autre. Mais au-delà d'une transgression des règles, ne peut-on pas y voir un reflet de la culture américaine ?

> « Ce n'est pas tant pour provoquer, mais pour se sentir vivant.
>
> *Xiang, accro des courses de rue*

Avec le développement de sociétés spécialisées dans les services et produits de luxe, la Chine est devenue un pôle incontournable de la consommation mondiale. Ce n'est pas un hasard si Xiang et ses amis font ces courses de rue. Ils sont d'autant plus influencés par le modèle consumériste américain qu'ils vivent à côté.

Posséder pour exister

Les ventes de voitures de luxe ne cessent d'augmenter alors que nous sommes en période de crise économique. La raison est simple : l'écart qui se creuse entre les plus aisés et les plus démunis est croissant. « Posséder c'est exister » nous confie un concessionnaire de la rue Burrard.

J'ai sondé quelques clients potentiels : A la question « vous offririez-vous une voiture de luxe si vous en aviez les moyens et pourquoi ? », huit personnes sur dix m'ont répondu par l'affirmative et ont ensuite avancé quelques banalités. Parmi lesquelles reviennent « faire envie aux autres » ou « montrer notre réussite. » Voilà qui laisse peu de place au doute. Le luxe attire et permet de se démarquer.

Entre une Maserati à 120 000 $, une Nissan GT-R à partir de 90 000 $ et une Lamborghini Gallardo à près de 190 000 $, les amateurs de sensations fortes n'ont que l'embarras du choix pour se différencier du voisin. Il faut dire que ces bolides offrent leur lot d'émotion : jusqu'à 320 km/h et de 0 à 100 en 3,9 secondes pour la Gallardo, *seulement* 4,7 secondes pour la Maserati. Voilà qui vous place un homme sur l'échelle sociale…

Le phénomène de consommation de luxe se retrouve donc dans la culture sino-canadienne en toute logique. Plus la couche aisée se développe, plus elle fait fonctionner l'économie, et par le même processus, celui du luxe. Qui sommes-nous donc pour blâmer ces pères de familles de vouloir jouir d'un bien ? Il suffit juste de ne pas confier les clefs à de grands enfants. Car cette mauvaise publicité pour la communauté asiatique augmente le mécontentement du reste de la population. Lors de contrôles autoroutiers pour coincer les chauffards, plusieurs honnêtes gens se sont vus soupçonner de faire partie de la course. Ce n'était pas le cas. Néanmoins, ils sont bel et bien dans la course aux biens matériels. Le capitalisme a encore de beaux jours devant lui.

Photo par Little Maiba, Flickr

Les voitures de luxe, objet de convoitise.

Les 5 cultures de Vancouver

L'exclusion, socle fédérateur de la communauté indo-canadienne

Dernier volet de notre série culturelle, La Source *revient sur les origines de la communauté indienne à Vancouver.*

par ALICE DUBOT

Namaste, entend-on communément à la sortie de l'un des nombreux cours de yoga de la ville de verre. Si le terme sort volontiers de son cadre originel, cette salutation issue du sanskrit est ici utilisée quotidiennement par la communauté indienne, en particulier chez les Hindous. Pourtant, contrairement à la situation en Inde, une majorité d'Indo-canadiens pratiquent le sikhisme contre seulement 4 % pour l'hindouisme. Si les notions de tolérance et de respect face aux autres cultes sont de mise, chaque communauté religieuse prône un modèle d'intégration qui lui est propre.

Une prédominance sikhe

Entre 1904 et 1908, 5 000 Indiens du Punjab débarquent en Colombie-Britannique. Essentiellement des hommes, employés dans la construction du chemin de fer *Canadien Pacifique* et dans les scieries. Les conditions de vie précaires affectent ces sujets de la couronne britannique que la montée de la discrimination n'épargne pas.

« Face à cette peur de l'exclusion raciale, le premier *Gurdwara* (temple sikh) a été fondé en 1906 », explique Sohan Singh Deo, président de la *Khalsa Diwan Society*, soit l'une des plus anciennes organisations sikhes d'Amérique du Nord. « En 1908, le gouvernement canadien voulait stopper complètement l'immigration indienne en obligeant tout migrant d'arriver au Canada en une seule traite. Or, à l'époque, étant donné les moyens de transport, c'était bien entendu impossible », poursuit Sohan.

Affrété depuis Hong Kong avec à son bord plus de 300 sikhs et une dizaine d'hindous, le navire japonais *Komagata Maru*, bloqué dans l'anse Burrard pendant un mois, cherchait à défier la Loi sur l'exclusion canadienne. Renvoyés à Calcutta sous la menace de faire exploser le bateau, ces hommes ont été pour la plupart massacrés à leur retour par l'administration britannique, les accusant de complot sur fond de Première guerre mondiale. Cette triste épopée illustre le rejet qu'essuyait cette communauté mais servira de socle fédérateur pour la communauté indo-canadienne.

« Au-delà des simples croyances religieuses, la *Khalsa Diwan Society* était un lieu partagé à l'époque par toutes les communautés sud asiatiques pour

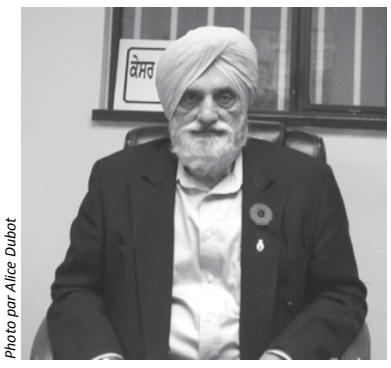


Photo par Alice Dubot

Sohan Singh Deo, président de la Khalsa Diwan Society.

endiguer la discrimination », se targue Sohan.

Un engagement politique problématique

Dans les sous-sols du *Gurdwara* au 8000 rue Ross, le bureau de Sohan Singh Deo sert également de lieu de doléances. Deux femmes, le visage crispé, s'entretiennent avec lui en punjabi. Depuis longtemps, la communauté sikhe s'active politiquement.

Photo par Alice Dubot

Punjabi Market *sur la rue Main.*

Le cas de William Hopkinson, un officier de police qui servait d'interprète et rendait compte de l'immigration indienne aux Britanniques depuis le Canada en est l'exemple typique. Accusé d'infiltrer le parti Ghadar, un mouvement politique sikh actif à Vancouver qui œuvrait à l'indépendance de l'Inde, il a été assassiné par Bhai Mewa Singh en 1914. Ce dernier condamné à mort fait aujourd'hui encore figure de martyr sikh canadien. « Nous cherchons aujourd'hui à retirer le nom de Mewa Singh des casiers criminels canadiens », confirme Sohan.

Pour Sri Prameyaji, prêtre au temple hindou Shree Mahalakshmi, les sphères politiques et religieuses doivent être pourtant clairement séparées.

La troisième voie

Arrivé à Vancouver en 1980, ce prêtre, issu de la caste des Brahmanes, seule à pouvoir conférer une autorité spirituelle, adresse un message de tolérance et d'unité dans la Foi. « En réalité, toutes les religions croient en un seul Dieu. Tout le monde regarde, quand il invoque, vers le ciel et non par terre », s'amuse-t-il.

Au sujet de la majorité sikhe à Vancouver, il fait remarquer que le sikhisme est une religion issue des traditions hindoues : « La moitié des sikhs aujourd'hui pensent qu'ils sont totalement séparés de l'hindouisme, or les fondements restent les mêmes », insiste-t-il.

Pourtant, lorsque l'on évoque le *Punjabi Market*, à prédominance sikhe, situé sur la rue Main entre la 49e et la 56e, il s'emporte : « nous ne pouvons promouvoir ce type de projet. Il s'agit d'un stratagème politique pour faire la promotion de sa propre culture. Dans les préceptes hindous, nous apprenons à nous adapter au système qui nous reçoit, à ne pas bouleverser l'ordre établi. »

En attendant, même si de nombreuses échoppes du *Punjabi Market* se sont déplacées à Surrey où la majeure partie de la communauté indo-canadienne vit désormais, le projet de l'*Indian Gate*, à l'instar du *Millennium Gate* à Chinatown, est toujours dans les tiroirs et fermement défendu par la communauté sikhe de Vancouver. Sacre de l'intégration indo-canadienne ou tractations politiques ? L'avenir nous le dira.

Namaste.

SOCIÉTÉ MAISON FRANCOPHONIE de VANCOUVER STUDIO 18

Avis d'appel d'offres

Refonte du site internet de la Maison de la Francophonie de Vancouver

Publié	20 novembre 2013	**Région de l'appel d'offre**	Vancouver Métro
Fermeture	6 décembre 2013	**Budget**	4,000.00 $

Description de l'avis d'appel d'offre

La Maison de la Francophonie de Vancouver est un organisme constitué en société en commandite. La société a été fondée en 1988 pour acquérir et opérer un bâtiment qui servirait de centre communautaire francophone.

La Société désire identifier un concepteur/conceptrice de site internet qui aura en charge la refonte complète du site internet de la Maison. Le travail implique les points suivants :

- Site francophone incluant une version anglaise
- Optimisation pour les moteurs de recherche (SEO)

Pour plus d'information ou pour recevoir les documents relatifs à l'appel d'offres, prière de nous contacter par email:

Nom	Appel d'offres Maison de la Francophonie
Adresse	1555 7ème Avenue Ouest
Ville/ Province/ Code Postal	Vancouver/ CB/ V6J 1S1
Email	info@lamaison.bc.ca

Education

Les élèves du Conseil scolaire francophone au-dessus de la moyenne

Les élèves du Conseil scolaire francophone de la C.-B. ont bien mérité un bon point. Les résultats des examens provinciaux de fin d'année scolaire 2012–2013 publiés il y a quelques jours par le gouvernement de Colombie-Britannique les placent en effet à plusieurs points de pourcentage au-dessus de la moyenne provinciale dans presque toutes les matières. En mathématiques 10, ils affichent ainsi une moyenne de 75% contre 65 % pour ceux des autres conseils scolaires de la province. Un constat similaire en sciences humaines 11 où leur note moyenne s'élève à 78 %, soit 7 points de plus que les élèves des autres commissions scolaires. Enfin, l'anglais n'est pas en reste puisque les élèves du CSF obtiennent par exemple un joli 83 % en langue première 10 comparé aux 70 % de leurs camarades anglophones. Des chiffres qui confirment la tendance des cinq dernières années au cours desquelles les résultats se sont globalement toujours avérés supérieurs à la moyenne.

GUILLAUME DEBAENE

Photo de Conseil scolaire francophone

Consultation versus perception

Le processus municipal de prise de décision est probablement le plus fluide et transparent de tous les niveaux de gouvernement. En effet il y a peu, sinon aucun changement qui soit décidé et mis en pratique, sans une série de consultations publiques auxquelles tous les citoyens de la ville sont conviés. Ils sont organisés dans des endroits publics, en présence de membres du personnel des services municipaux qui peuvent répondre aux questions des citoyens concernés par les propositions.

En cette dernière année du deuxième mandat du maire Greg Robertson et de son parti *Vision Vancouver*, on sent nettement la pression montée du côté de ses opposants, qui se manifestent pour faire valoir leur perception d'absence ou de manque de consultation publique sur les dossiers importants en cours à l'Hôtel de Ville.

Photo par Brent Granby, Flickr

Un opposant au parti Vision Vancouver.

Alors, l'absence de consultation à Vancouver est-elle réelle ou perçue ? D'abord rappelons que dans l'ensemble, les projets entrepris par le maire Robertson et son équipe ont été clairement identifiés dans la dernière campagne électorale. On n'a qu'à se rappeler les plans de réaménagement de certains quartiers (West End, DTES, Grandview-Woodland, Marpole, Mount Pleasant et Norquay), la construction de logements locatifs plus accessibles pour les citoyens à revenus moyens, les démunis et les sans-abris, l'augmentation de la densification urbaine, l'augmentation du nombre des pistes cyclables, l'augmentation des déplacements à pied, pour ne mentionner que ceux-là.

Ce qui suscite de loin les réactions les plus fortes, touche l'augmentation de la densification, dans tous les projets de renouvellement de quartier. La critique que l'on entend partout touche à la perception du manque, ou même selon certains, l'absence de consultation des résidents, qui tout d'un coup voient comment leur quartier est en voie de changer et qui crient littéralement au meurtre. Selon eux, les nouveaux immeubles sont trop hauts, trop près de chez eux, contiennent trop de logements sociaux, vont mener à la détérioration du tissu social de leur quartier, et de toute façon : « ils ne devraient pas être dans ma cour, ailleurs, d'accord, mais pas ici. » Et puis exprimé en même temps, le désir légitime, souvent répété, de voir la ville faciliter l'accès à des logements dont les loyers sont plus accessibles. C'est là que le choc des réalités est inévitable.

En effet une augmentation de la densification, qui engendre une plus grande offre de logements locatifs, ne peut se faire sans construire plus d'immeubles dans des quartiers où la règlementation municipale autorise plus de hauteur. C'est ce qui mène la ville à conclure des ententes qui incitent les promoteurs immobiliers à conserver une portion de leurs nouveaux logements pour le marché locatif, au lieu de tous les mettre en vente au prix du marché. Sans la construction de nouveaux immeubles, la pénurie de logements locatifs ne s'arrangera pas et les loyers continueront de monter. C'est la loi du marché.

En attendant, la prochaine fois que vous recevrez une invitation à participer à une consultation publique, à un évènement portes ouvertes, à une audience publique au conseil de ville, ou encore à une séance du conseil de ville, n'attendez pas deux ans pour soudainement vous plaindre qu'il n'y a pas assez de consultations à Vancouver. Par exemple un projet de changement de zonage passe par au moins six étapes de consultations, toutes ouvertes au public.

J'entendais récemment à la CBC, un opposant au projet de renouvellement du quartier du West End, contester le processus de consultation et la validité du nombre de personnes qui se sont prononcées sur le sujet. Il avançait que le chiffre de 7 200 participants, tels que relevé par les fonctionnaires de la ville, n'était probablement pas plus que 2 500, puisque plusieurs de ces personnes s'étaient présentées à plus d'une séance de consultation. Oui, sans doute, mais cela vaut autant pour ceux qui sont en faveur du projet que ceux qui s'y opposent.

Alors où est le problème ?

« Le changement ne se fait pas par consensus, mais par leadership », selon Gil Penalosa, l'actuel directeur général de *8-80 Cities*, un organisme sans but lucratif, qui se consacre au bien-être des citoyens et de leurs villes, lors de son passage à Vancouver à la fin du mois d'octobre.

PS : N'oublions pas que les prochaines élections ont lieu dans un an et que la campagne est déjà en cours. Allez jetez un œil sur les sites de *Vision Vancouver* (votevision.ca) et du NPA (npavancouver.ca) pour constater la différence de niveau de préparation entre les deux. Le site du NPA reproduit des articles de la presse écrite, dont le plus récent porte sur le danger que représente certains trottoirs, alors que celui de *Vision Vancouver*, annonce déjà en détail son programme électoral. Mais c'est là le sujet d'une chronique pour plus tard.

Commission d'examen conjoint

Projet d'énergie propre du site C

AVIS PUBLIC

COMMISSION D'EXAMEN CONJOINT DU PROJET D'ÉNERGIE PROPRE DU SITE C AVIS D'AUDIENCE PUBLIQUE

Le 7 novembre 2013 – La commission d'examen conjoint chargée de l'examen du projet d'énergie propre du site C en Colombie-Britannique a annoncé aujourd'hui que l'étude d'impact environnemental (l'étude d'impact) et les renseignements supplémentaires présentés par le promoteur, BC Hydro, contiennent suffisamment de renseignements pour passer à l'étape de l'audience publique. L'audience publique commencera avec une première séance à Fort St. John en Colombie-Britannique le **9 décembre 2013** et se terminera en janvier 2014.

L'audience publique

Toutes les séances d'audience sont ouvertes aux particuliers qui souhaitent participer aux délibérations en tant qu'observateurs. L'objectif principal de l'audience est de permettre à la commission de recueillir les renseignements dont elle a besoin pour compléter son évaluation environnementale du projet. L'audience offre également au promoteur, au public, aux groupes autochtones et aux gouvernements l'occasion de présenter leurs points de vue en personne à la commission sur le projet et ses effets potentiels sur l'environnement, l'économie, la société, le patrimoine et la santé.

La commission tiendra des séances d'audience publique à Fort St. John, Hudson's Hope, Prince George, Chetwynd, Dawson Creek et Peace River comme l'indique le **calendrier préliminaire** :

Les séances d'audience générales permettront aux participants inscrits de présenter des commentaires généraux sur le projet et ses effets potentiels. La première séance générale aura lieu en décembre 2013.

Les séances d'audience thématiques permettront aux parties intéressées et aux experts possédant des connaissances ou une expertise spécialisée de présenter des renseignements d'ordre technique qui pourraient s'avérer utiles dans le cadre de l'évaluation environnementale du projet. La première séance thématique aura lieu en décembre 2013 et les séances ultérieures en janvier 2014.

Les séances d'audience communautaires auront lieu dans des collectivités autochtones désignées afin de permettre aux membres de la collectivité de présenter leurs points de vue, leurs renseignements et leurs questions à la commission dans un cadre informel. La première séance communautaire aura lieu en décembre 2013.

Comment y participer

La commission tiendra l'audience publique conformément aux procédures d'audience. Pour toutes les séances d'audience, les membres de la commission invitent les personnes qui souhaitent participer à **s'inscrire le plus tôt possible** à l'aide du formulaire d'inscription.

Pour les séances d'audience générales et communautaires, les participants peuvent faire un exposé oral, déposer un mémoire écrit, ou les deux. Lors des séances thématiques, les exposés oraux présentés par les parties intéressées doivent être accompagnés d'un mémoire écrit.

Pour toutes les séances d'audience, tous les mémoires doivent être présentés à la commission d'ici le 25 novembre 2013. La commission fournira sous peu un calendrier détaillé sur la tenue des séances d'audience, y compris les endroits précis où les séances auront lieu.

Pour vous inscrire, pour déposer un mémoire pour l'audience et pour fixer une date pour votre présentation, veuillez communiquer avec :

Courtney Trevis
Cogestionnaire de la commission
Secrétariat de la commission
d'examen du projet du site C
160, rue Elgin, 22e étage
Ottawa (Ontario) K1A 0H3
Tél. : 613-960-0286
Tél. (sans frais) : 1-866-582-1884
Téléc. : 613-957-0935
SiteCReview@acee-ceaa.gc.ca

Brian Murphy
Cogestionnaire de la commission
Secrétariat de la commission
d'examen du projet du site C
2e étage, 836, rue Yates
C.P. 9426
succ. du gouv. provincial
Victoria (Colombie-Britannique) V8W 9V1
Tél. : 250-387-2402
brian.murphy@gov.bc.ca

Lorsque l'audience publique sera terminée, la commission présentera son rapport au ministre fédéral de l'Environnement et au directeur général du Bureau d'évaluation environnemental de la Colombie-Britannique.

Pour consulter le calendrier préliminaire des séances d'audience publique, le formulaire d'inscription, les procédures d'audience ou la lettre relative au caractère adéquat de l'étude d'impact, veuillez vous référer au Registre canadien d'évaluation environnementale au www.acee-ceaa.gc.ca, au numéro de référence 63919 ou au Electronic Project Information Centre au www.eao.gov.bc.ca. Tous les commentaires reçus seront considérés comme publics et seront affichés dans les registres publics en ligne.

Pour s'inscrire à la liste de distribution et être tenu au courant des activités relatives au processus d'examen par une commission, veuillez communiquer avec : SiteCReview@acee-ceaa.gc.ca

GUILLAUME DEBAENE

PIERRE VERRIÈRE

Espace francophone

Les acteurs de la francophonie

Fort Victoria : 170 ans de fait français dans la capitale provinciale

par PIERRE VERRIÈRE

La rubrique *Espace francophone* s'intéresse aux acteurs de la francophonie en Colombie-Britannique. Cette semaine nous nous intéressons à l'Association historique francophone de Victoria qui a célébré cette année le 170ème anniversaire de la construction du Fort Victoria sur la péninsule de l'Île par la Compagnie de la Baie d'Hudson.

L'année 2013 aura été riche en travaux pour l'Association historique francophone de Victoria qui achève de célébrer le 170ème anniversaire d'un des symboles majeurs du fait français dans la capitale provinciale : la construction du fort Victoria. Bâti en 1843, ce fort était avant tout un poste de traite de fourrures installé par la Compagnie de la Baie d'Hudson. C'est aussi le symbole d'une époque où la communauté francophone représentait 60% de la population de la province.

Toute cette année, l'Association historique francophone de Victoria aura travaillé à rendre hommage à cette partie de l'histoire de la province, encore méconnue, en mettant à jour des archives et en effectuant un vaste travail de recherche historique mais également en partageant le fruit de ces recherches avec la communauté.

Chaque mois, des capsules informatives traitant du passé francophone de la capitale provinciale ont été diffusées sur les ondes de la radio communautaire francophone CILS FM basée à Victoria.

Le point d'orgue des célébrations de cet anniversaire important pour la communauté francophone de Victoria a sans aucun doute été l'organisation d'un symposium le 29 septembre dernier. Les différentes associations d'histoire s'étaient réunies à l'occasion pour diffuser ensemble l'histoire du Fort Victoria, celle d'un poste de traite de fourrures de la Compagnie de la Baie d'Hudson devenu le quartier général de la compagnie en 1846, au moment où se précisait la frontière entre les Américains et les habitants de la Colonie britannique.

« C'est très important de célébrer l'arrivée des premiers français en Colombie-Britannique », insiste Gisèle Samson, la présidente de l'Association historique francophone de Victoria.

« Encore aujourd'hui on entend souvent des gens étonnés, demander pourquoi il y avait une histoire française dans la province. On oublie souvent que parmi les premiers colons à s'aventurer dans la province il y avait une majorité de français. »

Aujourd'hui les traces ne sont pas toujours évidentes mais l'Association historique francophone de Victoria fondée en 1985 s'est donnée comme mission de continuer à les faire vivre à travers les visites de terrain et les conférences qu'elle organise mais également via les travaux de recherche qu'elle mène.

« Le défi auquel nous avons fait face pour rappeler l'histoire du Fort Victoria est celui de la documentation car il reste très peu d'écrits de cette période, explique Gisèle Samson. Cela a demandé un gros travail de recherche mais il était important de rendre l'histoire de la francophonie présente. »

Photo par Guillaume Debaene

Fédération des francophones de la Colombie-Britannique

Les Présidents réunis pour la dernière fois de l'année

par GUILLAUME DEBAENE

Comme chaque année à pareille période, les Présidents et Présidentes des associations membres de la Fédération des francophones de la Colombie-Britannique (FFCB) se sont retrouvés les 16, 17 et 18 novembre à l'Hotel *Executive Airport Plaza* de Richmond. La table ronde du vendredi soir aura permis à chaque structure de faire le point sur les faits saillants de l'année écoulée en présence de Réal Roy et de France-Emmanuelle Joly, respectivement Président et Directrice générale de la FFCB.

Quelques difficultés

Si la satisfaction était globalement au rendez-vous, plusieurs interventions ont retenu l'attention, notamment celle de Julie Veer, Présidente de l'association francophone de la Vallée du Fraser. « Nous traversons une période difficile, n'a pas caché celle qui a pris la tête de la petite structure voici un an. Nous avons perdu la moitié de nos membres au cours des dernières années », a-t-elle expliqué en pointant du doigt le manque d'activités organisées récemment par l'association.

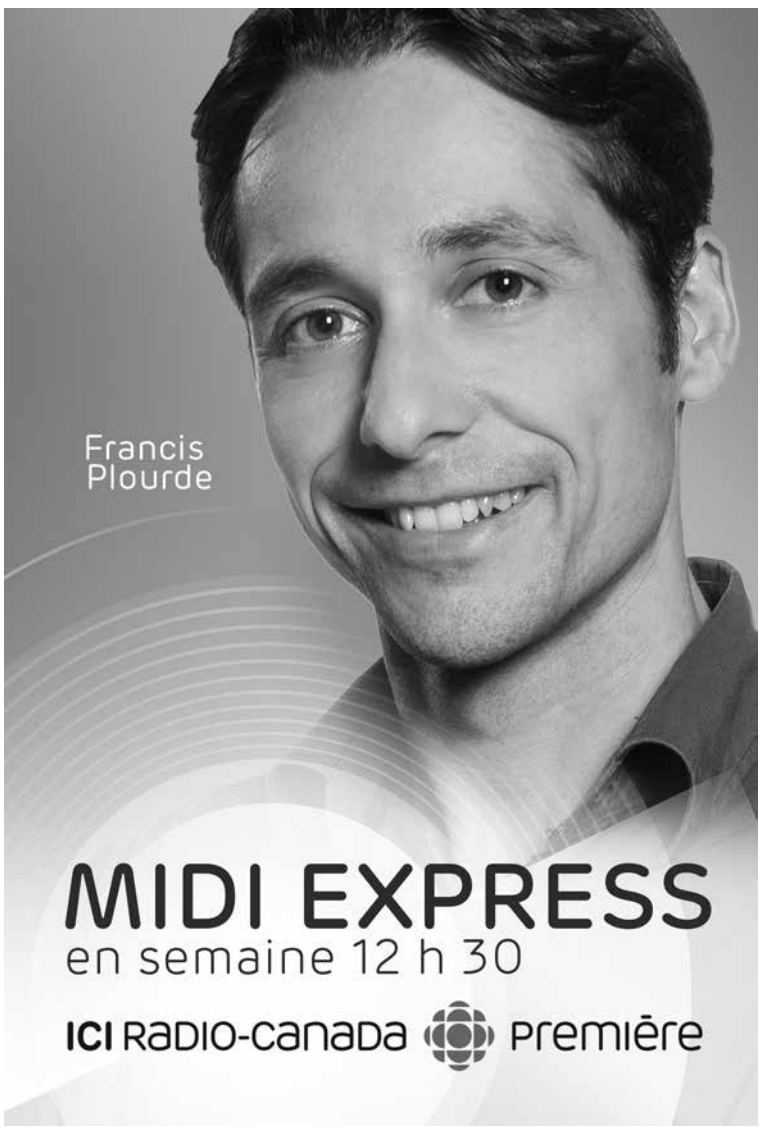
De son côté, la Société Francophone de Victoria a indiqué par la voix de son Directeur général Christian Francey vouloir continuer à offrir des services à l'emploi. Une situation qui dépendra des montants garantis alloués après la fin de la période actuelle qui se poursuit jusqu'au 31 mars 2014. Depuis avril 2012 avec le transfert du financement de ces services du palier fédéral au gouvernement provincial, la structure compte en effet moitié moins de clients par rapport aux années précédentes.

Présidente par intérim de la Fédération des parents francophones de Colombie-Britannique, Marie-Pierre Lavoie a pour sa part rappelé que cette fin d'année sera marquée par le procès mené conjointement avec le Conseil scolaire francophone (CSF) contre le gouvernement de Colombie-Britannique. En cause, la qualité des transports et des infrastructures : « Nos enfants passent trop de temps dans les transports scolaires et certaines écoles sont en surcapacité ou trop vieilles. Etant donné l'augmentation significative du nombre d'élèves inscrits au CSF, le financement n'est pas à la hauteur », a déploré la mère de famille dont le fils, scolarisé à Victor Brodeur, passe deux heures par jour dans des bus scolaires pour un trajet de neuf kilomètres. Lancée en 2010, la procédure débutera effectivement le 2 décembre et devrait durer une centaine de jours.

Un invité de marque

Organisé le samedi, le forum communautaire a donné lieu à des échanges concertés afin de développer un plan stratégique francophone destiné à être adopté en juin 2014 pour les cinq années à venir.

Des discussions sur lesquelles sont revenus les participants le dimanche en présence de Norman Letnick, secrétaire parlementaire de la première ministre Christy Clark. Né d'une mère francophone, le député de Kelowna, se montre selon Réal Roy « sensible aux questions de la communauté dont il connaît les dossiers. » L'occasion pour le Président de la FFCB de faire un état des lieux des différents secteurs, qu'il s'agisse d'éducation, d'économie ou encore de politique de services en français. Même si les financements alloués aux francophones ont globalement augmenté depuis les dernières années, les relations nouées avec le bras droit de Christy Clark dans le dossier francophone représentent un atout dans les relations avec la province confiait le Président de la FFCB.



Francophone du mois

Lise Alain : La traduction pour vocation

« Petite, j'étais déjà attirée par les langues, notamment le japonais, et par tout ce qui était différent. » Originaire de la ville de Québec et installée à Vancouver depuis 1986, Lise Alain a su allier passion et vie professionnelle. Certificat de traduction en poche, elle crée sa propre compagnie en 1999 : L.A. Translations & Design. Le fruit de sa motivation et d'un heureux concours de circonstance : « A l'époque, je travaillais chez Future Shop en tant que coordinatrice des traductions. La direction a ensuite pris la décision d'externaliser ce type de services. Le même jour, je remettais donc ma démission et leur soumettait une proposition de collaboration. C'est ainsi qu'est née mon entreprise.» Une belle histoire qui se poursuit encore aujourd'hui puisque la petite société de 12 salariés vient d'ouvrir un deuxième bureau à Toronto et travaille avec des clients aussi prestigieux que

Photo de Lise Alain

Porsche. « Je travaille tout le temps, mais je ne m'en rends pas compte », plaisante Lise Alain, qui, en bonne chef d'entreprise, gère le présent en pensant à l'avenir. « Nous avons changé de nom cette année afin de nous adapter à l'évolution des besoins du marché, » commente-t-elle. LAT Multilingual Translation & Marketing s'attache aussi désormais à proposer des solutions stratégiques aux entreprises sur les réseaux sociaux. L'approche se veut très ciblée par le biais du marketing culturel. « Notre travail consiste à transposer le message de notre client dans la langue de sa cible, quelle qu'elle soit. Cela nécessite souvent des adaptations qui vont au-delà de la simple traduction. Par exemple, une plateforme de communication comme Weibo est parfois bien plus utile pour toucher la communauté chinoise que Facebook. » Des éléments culturels que Lise Alain affectionne tout particulièrement : « J'aimerais maintenant développer des partenariats avec les différentes communautés d'affaires présentes au Canada afin de créer des ponts culturels.» Un signe supplémentaire de son goût prononcé pour la diversité.

GUILLAUME DEBAENE

Florilège d'auteurs au Salon du livre juif

par ISABELLE BLOAS

La vingt-neuvième édition du *Jewish Community Centre Book Festival*, le Salon du livre juif de Vancouver, se tiendra du 23 au 28 novembre au Centre communautaire juif du Grand-Vancouver.

Démarré en 1984 par Cherie Smith, ce salon a pour vocation de présenter les auteurs de la littérature juive, avec une dimension canadienne et internationale. Ecrivains et conférenciers, chevronnés et débutants, aborderont les thèmes universels des relations familiales, de l'amour, de l'humour et de l'histoire.

A chacun son livre

Comme nous le rappelle Nicole Nozick, directrice du Salon du livre, la culture juive est très ancrée dans la littérature et l'écriture. Le peuple juif a toujours été et continue d'être appelé « le peuple du Livre ». Mais ne vous attendez pas à un évènement orienté sur les Saintes Ecritures juives, la Torah.

Loin de là, le Salon du livre juif s'adresse aux lecteurs de tout âge, de toutes cultures et religions, en offrant une vision inclusive de la littérature juive contemporaine. Chacun trouvera chaussure à son pied dans le large panel d'auteurs et d'évènements qui vont se succéder pendant ces six jours intensément littéraires.

Des activités plurielles

Le public aura l'opportunité de rencontrer des auteurs canadiens, américains et israéliens, lors de discussions littéraires et tables rondes. Des activités, gratuites et ouvertes à tous, en présence d'auteurs jeunesse seront organisées en journée. Des ateliers d'écriture pour adultes seront animés par Deborah Holland, Mark Leiren-Young et Karen X. Tulchinsky. Deux librairies – livres neufs et d'occasion – seront sur place toute la semaine.

Photo de JCC Jewish Book Festival

Roberta Rich, auteure de The Harem Midwife *and* The Midwife of Venice.

Le rassemblement annuel des clubs de lecture aura lieu le mardi 26 novembre. Tous les amoureux des livres sont les bienvenus lors de cette rencontre avec l'auteure à succès Roberta Rich. L'écrivaine viendra présenter son tout nouveau roman *The Harem Midwife.* Cette sortie littéraire intervient deux ans après son populaire roman historique *The Midwife of Venice,* qui mettait en scène les aventures d'une sage-femme du ghetto juif de Venise au 16e siècle.

La programmation, misant habituellement sur des genres littéraires classiques – comédie, romance et drame – se veut cette année un peu plus piquante et un rien provocatrice avec l'ajout d'un audacieux volet sur le désir et la libido qui ne laissera personne indifférent.

Un lancement sur les chapeaux de roues

La soirée d'ouverture mettra à l'honneur l'écrivaine canadienne Sheila Heti, auteure de *How Should a Person Be?* Un roman semi-autobiographique basé sur l'art, la créativité, l'amitié, l'identité, dans lequel Sheila, écrivaine dans la vingtaine et divorcée, se lie d'amitié avec une peintre du nom de Margaux. L'auteure mettra son récit en perspective avec l'animateur radio Bill Richardson.

Photo de JCC Jewish Book Festival

Sheila Hati, auteure de How Should a Person Be?

Cette soirée, animée par la charismatique Rhona Raskin de l'émission de radio *Rhona At Night,* regroupera Daniel Bergner, *What do Women Want ?* et le docteur Abraham Morgentaler, *Why Men Fake It.* Cette rencontre sera précédée d'un autre temps fort avec John Schwartz, auteur de *Oddly Normal,* relatant la traversée d'une famille qui soutient son fils adolescent, homosexuel, aux prises avec l'homophobie de ses camarades et du système scolaire.

Bouquet final

La soirée de clôture, orchestrée dans une ambiance festive invitera deux auteures à dévoiler leur souvenirs respectifs : les mémoires de la comédienne Marion Grodin (*Standing Up*), fille de l'acteur Charles Grodin, et celles d'Ilana Edelstein (*The Patrón Way*).

A noter également, la diffusion du film documentaire *The Gatekeepers*, dans lequel le réalisateur Dror Moreh recueille les témoignages de six anciens directeurs du Shabak (service général israélien de la sécurité). Cette projection sera suivie d'une discussion avec le réalisateur et Carmi Gillon, ancien dirigeant du Shabak.

Le *JCC Jewish Book Festival* se veut l'un des meilleurs, des plus judicieux et audacieux salons du livre en Colombie-Britannique. Les années précédentes, les évènements phares de ce rendez-vous littéraire affichaient complet ! Alors à vos agendas et assurez vous d'être présents en réservant vos billets en ligne

Photo de JCC Jewish Book Festival

Ilana Edelstein, auteure de The Patrón Way.

sur le site du salon du livre : www.jewishbookfestival.ca ou au *Jewish Community Centre* 604-257-5111.

JCC Jewish Book Festival
23 au 28 novembre
Jewish Community Centre of Greater Vancouver
950 avenue 41ème ouest
604-257-5111
www.jewishbookfestival.ca

À l'appui des vétérans du Canada

Anciens Combattants Canada est résolu à aider ceux et celles qui ont servi le Canada.

Les services offerts comprennent :

- Formation en matière d'emploi, réadaptation et assurance santé
- Entretien ménager, tonte de gazon et déneigement pour les vétérans blessés dans l'exercice de leurs fonctions
- Visites de gestionnaires de cas et d'infirmiers aux vétérans et à leurs familles, chez eux et dans leurs collectivités

Pour en apprendre davantage sur les services et le soutien offerts, les vétérans et leurs familles peuvent :

- se rendre au bureau de Service Canada
  Kelowna – Centre Service Canada
  471, avenue Queensway
  Kelowna (Colombie-Britannique)
- composer sans frais le **1-866-522-2022**
- consulter **veterans.gc.ca/services-acc**

Balayez ce code pour en apprendre plus.

Anciens Combattants Canada | Veterans Affairs Canada

Canada

Service Canada se rend à Whistler!

Service Canada rassemble sous un même toit des renseignements sur les programmes et les services du gouvernement du Canada. Venez rencontrer l'un de nos agents qui vous orientera vers les programmes et les services dont vous avez besoin.

Dans les points de services mobiles, Service Canada offre :

- un service courtois et professionnel;
- un accès par Internet à de l'information et à des outils;
- des renseignements sur divers programmes et services dont le Régime de pensions du Canada, la Sécurité de la vieillesse, l'assurance-emploi, le Travail partagé, le relevé d'emploi sur le Web, le numéro d'assurance sociale, les programmes d'aide à l'emploi, le Programme des travailleurs étrangers temporaires et la Subvention canadienne pour l'épargne-études.

Service Canada vous accueillera à l'endroit suivant :

Chambre de commerce de Whistler
4230 Gateway Drive, salle 201
Whistler (Colombie-Britannique) V0N 1B4

Heures d'ouverture :
le mercredi 4 et 11 décembre 2013, de 9 h à 15 h 30

Vous pouvez également visiter notre Centre Service Canada situé au :
1440, rue Winnipeg, Squamish (Colombie-Britannique) V8B 0B2

Pour plus de renseignements :
Cliquez servicecanada.ca
Composez le 1 800 O-Canada (1-800-622-6232)
(ATS : 1-800-926-9105)
Visitez un Centre Service Canada

Service Canada
Au service des gens

Réservez votre espace publicitaire dans La Source ou sur notre site web.
(604) 682-5545 ou info@thelasource.com

PASCAL GUILLON

Bruges, au cœur de la Belgique anglophone

Une petite recherche sur les sites de voyage concernant la Flandre (province néerlandophone de Belgique) a de quoi inquiéter le visiteur francophone. Dans les nombreux forums en ligne où les touristes donnent leurs avis, il est recommandé de ne pas parler français en Flandre. Il est plutôt recommandé de parler anglais. Mettez « parler français en Flandre » dans Google et vous obtiendrez de nombreux articles et témoignages effrayants. Je note le cas d'un couple français tabassé par des *skinheads* flamands parce qu'il parlait français dans la rue. Il y a aussi le cas de cette femme qui s'est fait engueuler parce qu'elle parlait en français sur son portable. Il y a également de nombreux articles sur le fait que les fonctionnaires de Flandre n'ont pas le droit de parler français pendant leur travail. J'en ai fait l'expérience avec le personnel des chemins de fer. À toutes les questions en français, ils répondent en anglais. Si l'on met bout à bout tous les faits divers choquants concernant les victimes de la guerre linguistique belge, on pourrait vite conclure qu'il est dangereux pour un francophone de venir en Flandre. On aurait tord. Les choses ne sont pas si dramatiques que ça et ce serait dommage de ne pas visiter la magnifique ville de Bruges.

Sans refaire l'historique des disputes linguistiques en Belgique, il est bon de rappeler quelques faits. Le français a longtemps dominé dans l'ensemble du pays et les néerlandophones étaient obligés d'apprendre le français pour réussir dans la vie alors que les francophones se donnaient rarement la peine d'apprendre l'autre langue. Mais les choses ont changé depuis deux générations. Les néerlandophones sont maintenant plus nombreux et généralement plus riches que leurs concitoyens francophones. L'heure de la revanche a sonné et ils ne veulent plus apprendre le français. La Belgique est divisée en deux grandes provinces. Il y a la Flandre, qui est unilingue néerlandophone et la Wallonie qui est unilingue francophone. Il y a aussi une petite région où la langue officielle est l'Allemand, mais surtout, il y a Bruxelles, la capitale fédérale qui est la seule région officiellement bilingue français/néerlandais. En Flandre, c'est clair, ils parlent flamand (néerlandais avec des particularismes régionaux) entre eux et en anglais aux autres. Mais si l'histoire évolue, la géographie reste la même et les flamands vivent non seulement à côté de leurs concitoyens francophones mais aussi à côté de 65 millions de français.

Dans une ville comme Bruges, qui vit du tourisme, les commerçants et leurs employés vous servent sans problème en français ou en anglais, même si les plus jeunes sont clairement plus à l'aise avec la langue de Shakespeare que celle de Molière. Ayant péniblement appris une cinquantaine de mots néerlandais lors de précédents voyages aux Pays-Bas, j'ai parfois tenté de m'exprimer dans cette langue. C'était souvent mal accueilli car les flamands pensaient que j'étais un belge pas foutu d'aligner plus d'une phrase dans leur langue. Par contre, quand je disais en néerlandais « excusez moi, je suis français et je ne parle pas néerlandais, est-ce que vous parlez français ? » Là, l'accueil était très bon. Il n'y a pas à dire, la Belgique... c'est compliqué. J'ai aussi essayé de m'adresser aux gens directement en anglais. Effectivement, l'accueil était meilleur.

Alors? Qu'en est-il de ces flamands anti-francophones qui vous agressent si vous parlez français? Après deux jours dans la ville touristique de Bruges où on peut être servi aussi bien en français qu'en anglais, j'étais sur le point de penser que la haine du français n'était qu'un mythe urbain. Pour tester la chose, je me suis rendu dans les faubourgs de Bruges, loin du vieux centre touristique et dans un quartier plutôt ouvrier. Je suis entré dans un bistro d'allure douteuse et mon joyeux « bonjour messieurs dames » a été reçu dans un silence glacial. Le colosse derrière le bar m'a regardé avec la tête du type qui se demande s'il devrait vous mettre dehors tout de suite ou vous vendre quelque chose d'abord. Je ne me suis pas éternisé dans ce bar où les regards n'avaient rien d'amicaux. J'ai demandé mon chemin à une dame qui, en guise de réponse, a fait un *aghhhh* agacé avant de continuer son chemin. Je suis ensuite entré dans trois magasins sous prétexte de chercher un produit quelconque. Dans deux des trois magasins, mes questions en français ont produit des réponses en anglais.

Photo par Pascal Guillon

Les canaux de Bruges.

Conclusion de cette petite « recherche » non scientifique? Dans un quartier touristique de Bruges, où l'on reçoit beaucoup de touristes français, vous pouvez, à la rigueur, parler français. Ailleurs en Flandre, pour éviter les ennuis, il est préférable de parler anglais. Dans le contexte belge, l'anglais n'étant la langue de personne, elle est la seule a être la langue de tout le monde. C'est peut être un peu agaçant de devoir parler anglais dans une région d'un pays que l'on a tendance à considérer comme étant principalement francophone, mais d'un autre côté, ces disputes linguistiques ne regardent que les Belges et je me dis qu'en parlant anglais en Flandre, j'exprime avant tout ma neutralité. Mais parfois, dans le courant d'une conversation en anglais, quand mon interlocuteur découvre que je suis francophone mais pas belge, il décide spontanément de passer de l'anglais au français. Il n'y a pas à dire, la Belgique, c'est compliqué.

Photo de Latin Scénario

Mensonges et dépendances cybernétiques d'une famille interconnectée

par BENOÎT BISCH

Les auteurs mexicains Luis Javier et Vania Vargas dépeignent les déboires d'une famille canadienne en décomposition confrontée aux mensonges quotidiens et à la dépendance cybernétique. Dans cette comédie dramatique, chaque fait et geste des personnages est décrypté et mis en scène de manière interactive pour donner à voir aux spectateurs la part dissimulée de leurs vies virtuelles. Pénétrer l'intime des clics, des textos et des sites sur lesquels chacun des membres se rendent pour mieux comprendre les interconnexions et les incompréhensions qui se créent entre les personnages, telle est la volonté des créateurs de cette pièce hors-norme.

Photo de Latin Scénario

Luis Javier, metteur en scène comédien de la Latin Scenario Association.

Mettre en scène les relations virtuelles interfamiliales

No More Lies tente de questionner les rapports familiaux à l'heure où les nouvelles technologies influencent notre façon de communiquer et de penser. Cette nouvelle donne a progressivement bouleversé certains aspects de l'organisation sociale dans nos sociétés contemporaines.

« Il s'agit de montrer le ridicule de certaines scènes de vie courante qui aujourd'hui nous paraissent banales » précise Luis Javier. La pièce met notamment en scène un jeune cadet accro aux jeux vidéo, une mère de famille insatisfaite qui passe la plus grande partie de son temps sur des sites échangistes et un père inerte totalement dépassé par les évènements.

Au cœur de ce cercle familial éclaté, chacun tente de s'émanciper à sa manière. Les téléphones portables, les tablettes numériques apparaissent comme les seuls capables de maintenir un lien social entre les protagonistes. L'autorité parentale ne fait plus loi et les rôles sont redistribués. Les enfants tentent délibérément de sceller avec leurs parents des contrats pour naviguer tranquillement sur la toile et vaquer à leurs occupations dans le plus grand secret.

Internet devient alors un refuge, une zone de liberté, voire une échappatoire. Quand les non-dits, les contradictions, les trahisons et les mensonges deviennent monnaie courante, la confiance au sein du cocon familial s'amenuise pour laisser place au doute, à la suspicion.

Promouvoir la culture latino-américaine via le prisme anglophone

Fondée il y a un an, l'association Latin Scénario rassemble 14 professionnels et bénévoles issus des quatre coins de l'Amérique latine. La troupe compte ainsi dans ses rangs des Argentins, des Mexicains ou encore des Dominicains qui puisent leurs inspirations dans un théâtre qu'ils qualifient eux-mêmes de populaire, initié notamment par Mario Benedetti ou encore de Garcia Marquez.

« Bien que ce que ce soit la langue espagnole et notre passion commune pour le théâtre qui nous aient rassemblé à l'origine, il était important pour nous de promouvoir notre culture latino-américaine via le prisme anglophone. L'improvisation nous est apparue comme une solution pour contourner la barrière de la langue et nous aider à nous en détacher ». D'après les comédiens Gabriel Patrich et Rita Garcia, cela se ressent sur scène : « aujourd'hui nous jouons plus librement, en laissant s'exprimer une partie de nous-mêmes enfouie jusqu'alors et dont nous ne soupçonnions même pas l'existence. »

Profitez de cette grande première, d'autant plus que la compagnie ne se produira qu'un soir.

No More Lies
Mercredi 27 Novembre
2013, de 19h à 20h30
Entrée Libre
Salle Alice MacKay
Bibliothèque centrale de Vancouver
350 rue Georgia ouest

« Dark Room » : quand le noir nous révèle ses lumières

par NOËLIE VANNIER

Quand certains font tout pour passer de l'ombre à la lumière, d'autres prennent le chemin inverse pour se dévoiler. C'est dans l'antre d'une « chambre noire » que la compagnie *Body Narrative Collective* présentera, les 4 et 5 décembre prochains, sa dernière création artistique qui se déroulera au centre communautaire Roundhouse. Une association entre la danse et la photographie, mais pas seulement. Rencontre avec Meghan Goodman, danseuse et co-fondatrice de la compagnie avec Julia Carr, qui nous en apprend davantage sur cette performance et son processus.

D'une petite graine…

Avant d'imaginer un spectacle, ce sont des expérimentations entre la danse et la photographie qui ont été faites. Un jour, Meghan est arrivée avec son partenaire qui fait de la photographie. « Nous avons développé l'idée tirée d'une exposition de photos et de lumières peintes. La lumière était utilisée pour créer des images dans l'espace. On a pensé que c'était une bonne idée pour de nouvelles manières de danser. C'était juste une petite graine. » L'idée faisant son chemin, 15 minutes de danse associée à la photo sont produites à Vancouver. Des retours prometteurs, la compagnie comprend qu'elle tient une combinaison à explorer.

« On aime utiliser la danse et la photographie ensemble. De l'utilisation d'une technique, on s'est tourné vers d'autres types de photographie, d'anciennes et modernes. De là, nous avons expérimenté avec de la lumière, de la science et des images digitales, nous questionnant sur le meilleur moyen de montrer cette technique en dansant, le meilleur mouvement accompagnant ce type de photographie. » Le défi étant de trouver la composition adéquate !

À l'expérimentation perpétuelle

Découvrir diverses possibilités impose des difficultés supplémentaires afin de trouver une harmonie entre les différentes expressions artistiques. Le processus de développement se déroule ainsi : « On essaie de savoir ce qui se révèle être le plus pertinent. On a besoin d'écrire. Mais définitivement c'est une question d'équilibre. Nous avons des gens qui partagent leurs talents et leurs connaissances à travers une plateforme pour ce spectacle, mais toujours à travers une vision. Les idées proviennent de tous. Si vous voulez établir de longues relations vous devez aussi leur laisser de la place pour leur propre création. »

En dehors du partage, ce processus basé sur la pluridisciplinarité fait progresser chacun sur le plan individuel. Pour Meghan, « chaque projet influence votre manière de danser. Vous absorbez des informations provenant des autres. Au sein de l'équipe, on fait des choses qu'on n'avait jamais faites. » Il existe aussi une dimension éducative à travers l'utilisation de la science et de nouvelles techniques pour repousser les limites du possible. Montrer comment de nouvelles choses émergent fait partie intégrante de la performance. Le prochain rêve à aller chercher, « danser dans les airs ! »

Que la lumière s'éteigne !

Près de 20 personnes issues de domaines artistiques comme la danse, la photographie, le design ou encore l'écriture, participent à cette représentation, dont 6 en scène. Cette chambre noire devient un terrain propice aux peurs que suscite l'obscurité, alors qu'en photographie elle ouvre le champ des possibles. Et puisqu'il faut aussi raconter une histoire, c'est l'amitié qui s'est imposée comme fil rouge à l'expression de la danse à travers la photographie, à moins que ça ne soit l'inverse. « Une partie est basée sur la peur, une autre sur la perte. On a commencé par des mouvements, des expérimentations avec la photographie en essayant de trouver le bon accord, et l'histoire a débutée ! » souligne Meghan.

Combiner les disciplines artistiques permet de toucher un public plus large, et chacun y trouvera des éléments familiers à découvrir. Chaque art sera utilisé de manière novatrice. Chaque sensibilité trouvera de quoi se nourrir. « On joue avec l'idée du visible et de l'invisible, il y aura sûrement des parties où le spectateur sera un peu perdu, c'est aussi un défi. » Le spectateur assistera à une performance singulière à n'en pas douter. Un dernier mot avant de plonger dans le noir : « J'espère que le show sera quelque chose dont les gens se souviendront. »

Photo de Body Narrative Collective

Combiner les disciplines pour toucher un public plus large.

Dark Room: the realm of symbols, science and memories
4 et 5 décembre à 19h30
Roundhouse Community Centre
www.bodynarratives.com

La Source est à l'écoute

La rédaction de La Source est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courrier postal ou électronique, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

info@thelasource.com

www.thelasource.com Twitter/Facebook: thelasource

ANNE-LAURENCE GODEFROY

Invitation culturelle

Un grand bol de culture au Festival du film de l'Union européenne

La Cinémathèque du Pacifique de Vancouver accueille du 22 novembre au 5 décembre prochain l'édition 2013 du Festival du film de l'Union européenne. Pour sa 16ème année, 27 films sont présentés, un nombre plus important que d'habitude. On peut y voir une heureuse conséquence de l'élargissement de l'Union européenne (UE), en l'absence de l'Ile de Malte qui n'est pas représentée.

Une sélection surprenante…

Chaque pays participant a carte blanche pour choisir un film nouveau ou récent, tourné par un réalisateur originaire de cette nation. La sélection circule ensuite dans les villes canadiennes sélectionnées à recevoir l'évènement : Ottawa, Vancouver et Toronto.

Pour Jim Sinclair, le directeur de la programmation de la Cinémathèque du Pacifique de Vancouver, ce n'est pas chose facile que de lâcher prise. Il affirme qu'il s'agit du seul festival qui ne lui laisse pas le choix de la sélection des films. « Ça fait peur ! » s'exclame-t-il en souriant. « C'est différent. Nous ne ferions pas toujours les mêmes choix, mais au bout du compte, ce n'est pas une mauvaise chose ! » Le natif d'Edmonton admet cependant avoir parfois eu de mauvaises surprises : « Certains pays sont sérieux dans leur sélection, d'autres le sont un peu moins. » Peu après, il s'empresse d'ajouter que cette année est un bon cru. C'est un programme hétéroclite avec des comédies romantiques, sagas historiques, thrillers, drames de familles, histoires de voyage, et même des récits d'adolescents.

Photo de Festival du film de l'Union européenne

Le film Les Géants *est à voir le 5 décembre.*

Photo de Festival du film de l'Union européenne

Grand Central *revisite le thème de l'amour.*

> Les films français sont parmi les évènements les plus marquants du festival.
>
> *Jim Sinclair, directeur de la programmation de la Cinémathèque du Pacifique*

Certains films sont des sélections officielles pour des festivals, d'autres sont peu connus. Jim Sinclair précise que ce festival sert aussi de tremplin pour les réalisateurs moins connus. « Cette année, il y a beaucoup de jeunes réalisateurs émergeants à repérer. » ajoute le directeur, qui avoue passer beaucoup de temps dans les salles obscures. Mais sa préférence revient à chaque fois aux productions françaises. « Les films français sont parmi les évènements les plus marquants du festival. J'ai toujours hâte de les voir ! » Et il y a d'étranges coïncidences, affirme Jim Sinclair, qui travaille à la Cinémathèque depuis 1991 : « Par exemple, nous avons deux documentaires au programme cette année sur le basketball, tous deux originaires des Pays Baltes ! »

Pour un public varié

Organisé par la Cinémathèque et les ambassades, consulats, et centres culturels des pays membres de l'UE, le Festival du film de l'Union européenne attire un public très varié. Si la Cinémathèque ne donne pas de statistiques quant à la fréquentation du public, Steve Chow, le directeur de la communication, affirme que l'évènement est un succès chaque année. « Ce festival est un de nos évènements-phares, toujours très populaire. »

Les ambassades et centres culturels donnent un coup de pouce dans la promotion en invitant leurs ressortissants. Jim Sinclair ajoute que les communautés européennes, parfois nostalgiques de leurs cultures, n'hésitent pas à se déplacer pour voir des films réalisés dans leur pays d'origine. « C'est aussi intéressant pour nous d'attirer un autre public », résume-t-il.

Deux films en langue française :

Grand Central
Projection le samedi
30 novembre à 18h30

Présenté au Festival de Cannes dans la section *Un Certain Regard*, ce film franco-autrichien réalisé en 2013 par la jeune Rebecca Zlotowski raconte une histoire d'amour qui se déroule aux alentours d'une centrale nucléaire. Une histoire originale et contrastée.

Les Géants
Projection le jeudi
5 décembre à 20h20

Les Géants est un film belge de Bouli Lanners sorti en 2011 en Belgique. Il a été présenté en mai 2011 à la Quinzaine des réalisateurs lors du Festival de Cannes et fut l'un des films les plus en vue de l'année cinématographique belge 2012, notamment avec cinq prix obtenus sur douze nominations aux Magritte du cinéma 1. Deux frères, Seth et Zak, adolescents de 15 et 13 ans, sont livrés à eux-mêmes durant l'été, dans la maison de leur grand-père dans les Ardennes belges.

Festival du film de l'Union européenne
Du 22 novembre au 5 décembre
à la Cinémathèque du Pacifique
1131, rue Howe
www.thecinematheque.ca/eufilmfestival

Si vous avez des évènements à annoncer contactez-nous à l'adresse courriel suivante : info@thelasource.com

Agenda

Cap Goes Celtic!
Samedi 30 novembre 2013 à 20h
BlueShore Financial Centre for the Performing Arts
2055 Purcell Way, North Vancouver
www.capilanou.ca/blueshorefinancialcentre/Cap-Goes-Celtic

La chorale universitaire et les chanteurs de l'Université Capilano sous la direction de Lars Kaario convient le public à venir assister à une soirée entièrement dédiée à la musique celtique. Les virtuoses du programme musical de Capilano revisiteront, entre autres, les répertoires de Loch Lomond, un monument de la chanson celtique ainsi que celui de la fameuse troupe Riverdance.

* * *

Une histoire de célébration pluriculturelle de lanternes
Samedi 7 décembre
De 16h30 à 19h30
Heritage Square, 1120 Brunette Avenue, Coquitlam

La Place des Arts de Coquitlam illumine les nuits sombres d'hiver avec des activités artistiques de diverses cultures, un marché de noël, de la musique et bien sûr, un lancer de lanterne.

* * *

TOQUE: Marché de créateurs
Vendredi 6 décembre de 18h à 22h et samedi 7 décembre de 11h à 19h
Western Front
303 avenue 8ème est, Vancouver
www.front.bc.ca/toque

Photo de Toque

Un marché des créateurs pour la bonne cause.

Une diversité d'artistes tout art confondu répondra présente pour aider l'association Western Front. Artisans, bijoutiers et même pâtissiers déballeront leurs petites douceurs lors de ces deux journées festives.